

4 DECEMBRE 1963

10 DECEMBRE 1963

LYON

un visionnaire se révèle : Schoendorff

Le Salon d'Automne appartient aux conventions de la vie provinciale. Il marque traditionnellement l'ouverture à Lyon de la saison des expositions. Mais il souffre du mal de tous les Salons : le rite de l'inauguration accompli, il n'intéresse que quelques amateurs mélancoliques qui ont l'impression d'appartenir à un monde ancien. Pourtant, les organisateurs du Salon d'Automne ont fait un effort louable pour donner de l'accent à un salon voué, par son principe de liberté, aux rassemblements hétéroclites. Ils ont fourni notamment un thème à leurs exposants : « Foires et hermesses ». Ils ont distribué des prix fondés par les galeries... et par les forains. Deux envois l'emportaient, à mon sens, sur la grisaille automnale : ceux d'Henry Dody et de Raymonde Gimelle. Le premier, lyrique et violent, fait naître des personnages de scalp et des paysages fatigués. La seconde, dans une pâte aux flamboiements tristes, exorcise le cafard d'une humanité sans lumière avec des visages massacrés par la misère. Parmi les autres envois intéressants, ceux de Lucien Marduel, de Le Tourneur, de Joseph Mollette, de Françoise Reynand-David. Et l'on retrouve avec plaisir les paysages de Chapuy, peintre candide des petites rues grises et les natures mortes d'Alphonse Rodet, qui semblent exhumés de quelque 1900 sentimental et dont la suavité devient alléchante.

● Quelques expositions de premier ordre dans les galeries : à « L'Œil écoute », Francine Brémond a donné la couleur de la saison avec des céramiques murales dont la destination semble double. Elles constituent, d'abord, un objet de méditation, un univers à parcourir fait de reliefs et de cicatrices, de parties brillantes et de matités. D'autre part, les pièces de grand format doivent s'intégrer, de toute évidence, à une architecture. Elles témoignent d'un accord profond entre un métier très savant et une sensibilité poétique qui, du visible à l'indéterminé, sait conduire tous les mouvements de la matière en fusion.

● Pelayo, présenté par Michel Ragon, succédait à la céramiste avec des « terres » anciennes, ravonnées de solitude, très évocatrices d'une Espagne aride, vidée de son sang et une sorte de galerie baroque de portraits à estoquer, parodie et parade de personnages grotesques et funèbres suggérés en pleine pâte dans le geste furieux du pinceau. Actuellement, « L'Œil écoute » expose une importante collection de tableaux de Piero Graziani, lauréat de la dernière Biennale de Paris. On reviendra sur cette manifestation.

● A « Folklore », Louis Thomas, aquarelliste de l'ineffable, suave et fin, prolonge la tache d'eau colorée dans l'évocation d'un univers flottant. Des formes angéliques y naissent. Les dessins bombardés de taches, criblés de hachures et de ponctuations, suggèrent des architectures de cités imaginaires.

Un jeune peintre, Max Schoendorff, vient de réunir dans la même galerie ses dernières toiles. Je le tiens, avec Jim Léon, comme le peintre le plus riche d'avenir du groupe des jeunes artistes vivant à Lyon. Un grand souffle lyrique et patient anime ses œuvres d'un érotisme essentiel. C'est l'univers de la mystique sexuelle peint dans un métier savant. On sent que le peintre a défini sa famille spirituelle : celle des visionnaires pour qui il n'est pas de frontière entre la réalité du monde visible et l'imaginaire. La technique est formée aux exemples des primitifs allemands et de certains peintres du XVII^e siècle. L'œuvre de Max Schoendorff, en marge de la mode, grave, réfléchie, complète, est celle d'un peintre cultivé et qui se sert de sa culture pour exprimer ses ténèbres et ses lumières.

Jean-Jacques LERRANT

18, rue du Croissant - II^e

31 DECEMBRE 1963

JOURNAL de l'

I. Cité Be

10 DECEMBRE

Tribune

LA CRISE DE

La fin d'année
tout le monde. Veit
teur désespéré par
ture :

...Ce n'est plus
peinture ne se vend
pour moi qui n'ai
talent à quoi que
chands, etc.), qu'il
tains ce dont main
pas mal d'ailleurs...
d'autant plus forte
dre mon métier d
l'industrie, ce qui m
contingences, fusse
orales ou écrites.

Je n'ai plus l'inten
coup de peinture
pourrai faire je le
car voyant autour
décadence et des
grands journaux, et
me, il est préférabl
cette course imbécil
aux prix et aux lou

Jamais à Paris la
tionné avec autant
les domaines.

Je me rappelle
Mauclair intitulé les
saut de l'art français
dirait s'il voyait par
nale, ou l'Ecole de
école)...

... Comme vous j'a

A tout prendre, une année chorégraphique positive

par Dinah MAGGIE

A bien y réfléchir, 1963 conservera dans les annales chorégraphiques parisiennes un caractère particulier.

Certes, le ballet Moisseïv à peine parti, nous avons eu droit à l'habituel défilé de spectacles folkloriques dont certains — Cameroun, Lulsillo, Marlemma, Armée soviétique — constituent les principaux jalons.

Il y eut un contingent de créations à la R.T.L.N. : « But » et « Pour piccolo et mandolines » de Descombey, « Danses brèves » de Skibine, « Reflet » de Rayne. Il y a eu des reprises, des réclamaux, des soirées de ballets ici ou là dont le souvenir s'est vite estompé, « Cendrillon » et le show Petit-Jeanmaire qui font le pont entre 63 et 64.

Mais il s'est également produit des événements plus importants : l'introduction à la R.T.L.N., parmi les compositeurs de ballets, de Casterède, Rivier, Sancar; la promotion, à l'Opéra, des jeunes étoiles Vlasy et Atanassof et de la première danseuse Thibon (tandis que l'Opéra-Comique persiste à méconnaître ses propres talents); la présentation, par le « Dutch Ballet Theatre », au Théâtre des Nations, de deux chorégraphes de qualité : John Butler et Glen Tetley; les nouveaux « Ballets contemporains » de Karin Wachner.

Des dates marquantes

Il y a eu des dates : « Black Nativity », si inséparable de la danse, a fait passer sur nous son courant d'air pur. Au Théâtre des Nations, le groupe Erick Hawkins a célébré le mouvement du corps humain dans un style qui a partagé un public passionné. Au même théâtre, Kurt Jooss, trente ans après sa première victoire, a fait triompher à nouveau auprès du public parisien jeune

et vieux, son inoubliable « Table verte », et nous a révélé le talent du chorégraphe français Jean Cebron.

L'Opéra vient d'inscrire à son répertoire quatre œuvres de Balanchine, de styles aussi différents que ceux des partitions de Bach, Mendelssohn, Hindemith et Chabrier.

Des innovations

Enfin, trois innovations, qu'on souhaite productives pour l'évolution de la danse, portent le millésime 1963 :

En été se créait, sous la direction de Pierre Lacotte, le « Ballet J.M.F. » qui doit se produire bientôt à Paris.

En octobre, la Biennale de Paris introduisait, avec le Théâtre d'Essai, la danse dans son cadre, lui rendant ainsi sa place auprès de la peinture, de la sculpture et de l'architecture.

En novembre naissait le Festival international de la danse, qui nous présentait les ballets de trois opéras étrangers — Grande-Bretagne, Finlande, Hongrie — et, dirigé par Joseph Lazzini, le ballet de l'Opéra de Marseille.

Ainsi, tout compte fait, l'année 1963, lente à démarrer, a fini par offrir un bilan chorégraphique positif, tant par ses réalisations que par ses promesses. Puisse-t-elle nous en dire autant à la fin de 1964 !

Hélas, la danse a aussi ses deuils : Jean Cocteau le poète, qui créa, décora, habilla plusieurs ballets et dicta jusqu'à leur chorégraphie ; le peintre si coloré de décors et de costumes, Nathalie Gontcharova, danseuse dans l'âme ; Alexandre Sakharoff, danseur, chorégraphe, peintre, sculpteur ; et, sur un autre plan, Carmen Amaya, cette force de la nature brusquement vaincue.